Patricia Leite
Travessia
05 septembre – 10 octobre, 2026

Le nuage rose de Paris

Le regard de Patricia Leite est de ceux qui contaminent. Quand elle demande à ses amis de lui envoyer des photographies dont elle pourra s'inspirer pour peindre, il ne s'agit pas tant d'adopter leur point de vue que de partager avec eux sa manière de regarder le monde. Depuis que son œuvre fait partie de celles avec laquelle je vis et je pense, il m'arrive souvent que tel ciel à l'aube, telle branche qui découpe le ciel, telle chaise longue abandonnée sur une terrasse me fassent penser à elle, même si je ne fais pas partie de ceux ou celles qui lui envoient leurs images.

Au début des années 1980, elle participe à un mouvement de retour à la peinture qui parcourt le Brésil et le reste du monde à cette époque. Sa peinture d'alors témoigne d'influences qui vont de Klee à Volpi. Abstraite, organique et gestuelle, elle est associée au concept de 'géométrie sensible' alors souvent utilisé pour caractériser la production constructiviste en Amérique Latine[1].

Suivent une quinzaine d'années pendant lesquelles Leite disparaît de la scène de l'art pour se concentrer sur l'invention d'un langage qui sera vraiment le sien. Elle installe son atelier dans sa maison, avec de grandes fenêtres ouvertes sur la montagne et la ville de Belo Horizonte. Quelques peintures témoignent du passage progressif de l'abstraction à l'image mais plus encore de l'apparition d'un point de rencontre entre le monde, la peinture et celle qui peint.

La peinture emblématique de cette arrivée au point d'inflexion de son œuvre date de 2003 et s'appelle *Barnett Newman*. Sur un panneau de bois non traité, Leite applique de nombreuses couches de peinture à l'huile diluée jusqu'à obtenir une couleur profonde comme illuminée de l'intérieur. Le tiers bas du tableau est d'un jaune léger, séparé de la partie supérieure bleue azur par un dégradé de bleus plus foncés. Les traits qui séparent chaque élément sont légèrement irréguliers. La verticalité spirituelle et intérieure de Newman est devenue une ligne de l'horizon, ses surfaces ésotériques, une plage écrasée par le soleil, sa gestualité, les irrégularités qui donnent vie au monde naturel. Patricia Leite a mangé Barnett Newman et tous les autres avec lesquels elle a appris et puis désappris. Elle a inventé son espace en peinture, en réussissant à faire coïncider questions formelles et perspective existentielle.

À l'horizon égal de la plage, se superposeront ensuite une branche de palmier qui tombe au premier plan, l'écume des vagues, ou des rochers. La composition laisse toujours beaucoup d'espace libre à de grands plans de couleur et les formes : lunes, oiseaux ou étoiles, qui évoquent plus qu'elles ne représentent, surgissent rarement au centre de la peinture. On passe de l'aube au crépuscule et à la nuit. Leite utilise la couleur comme un signifiant. C'est elle qui porte la charge

[1] "J'ai puisé ces informations dans le texte de Rodrigo Moura, Feira Moderna – As Pinturas de Patricia Leite", in Patricia Leite, Olha pro céu, meu amor, Editora de Livros Cobogo, 2019.

émotionnelle du tableau, car c'est grâce à la couleur que Leite parvient à capturer les moments les plus fugaces et les plus poignants. Ceux qu'on aimerait retenir quand il est toujours trop tard.

Il est tellement juste que l'œuvre de Patricia Leite soit exposée à Paris, sur la place des Vosges, car elle me semble beaucoup partager avec celle de Proust, l'un des écrivains qui a le mieux décrit la ville. Proust, qui a construit son œuvre sur la mémoire involontaire, et a mieux que quiconque exprimé le plaisir qui ne se trouve ni dans le présent, ni dans le passé mais dans la rencontre fortuite entre les deux. *Quelque chose qui, commun à la fois au passé et au présent, est beaucoup plus essentiel qu'eux deux. (...). Mais cette découverte que l'art pouvait nous faire faire, n'était-elle pas, au fond, celle de ce qui devrait nous être le plus précieux, et qui nous reste d'habitude à jamais inconnu, notre vraie vie, la réalité telle que nous l'avons sentie et qui diffère tellement de ce que nous croyons, que nous sommes emplis d'un tel bonheur quand un hasard nous apporte le souvenir véritable*[2].

Les œuvres de Patricia Leite ont la capacité de nous connecter à de telles épiphanies, délicieuses et poignantes à la fois. Les lusophones appellent cela la Saudade, et Pessoa en est le poète incontesté : *Je passe dans une rue. Voici que d'une boulangerie me vient une odeur de pain, écœurante par sa douceur même : mon enfance se dresse soudain devant moi, venue d'un quartier lointain, et c'est une autre boulangerie qui m'apparaît, sortie tout droit de ce pays de conte de fées, fait de tout ce que nous avons vu mourir*[3].

Les nuances de roses du ciel de *Minguante | Waning* (2026, toutes les œuvres de cette année), l'aube rose et grise de *Travessia II | Crossing II*, l'après-midi bleu de *17:00 horas* opèrent comme des connecteurs entre le souvenir de l'artiste et les nôtres. Patricia Leite est brésilienne, et son œuvre en témoigne tant dans son histoire que dans ses sujets[4], et quand elle peint Paris, *Nuvem rosa de Paris | Paris Pink Cloud*, ou la Chapelle du Rosaire à Vence, Vitral (*D'après La Chapelle du Rosaire*), elle les peint depuis le monde où elle a façonné son regard, elle les peint, toujours, depuis Belo Horizonte.

– Anne Pontégnie

[2] Marcel Proust, À La Recherche du Temps Perdu, vol. IV, pp.458 – 466, Éditions Gallimard, 1989
[3] Fernando Pessoa, Le Livre de L'Intranquillité, trad. Françoise Laye, p.268, Christian Bourgois, 2011
[4] À ce sujet la citation de Tom Jobim utilisée par Rodrigo Moura dans le texte cité ci-dessus : Je ne fais pas de la musique Brésilienne parce que je suis nationaliste mais parce que je ne sais en faire aucune autre.

Patricia Leite
Travessia
05 septembre – 10 octobre, 2026

Patricia Leite (née en 1955 à Belo Horizonte, au Brésil) vit et travaille à São Paulo.

Parmi les expositions personnelles de l'artiste, on peut citer : **Fondazione Istituzione Bevilacqua La Masa**, Venise (2025) ; **Instituto Tomie Ohtake**, São Paulo (2025) ; **Thomas Dane Gallery**, Londres (2024) ; **Mendes Wood DM**, New York (2022) ; **Thomas Dane Gallery**, Londres (2021) ; **Mendes Wood DM**, São Paulo (2020) ; **The Arts Club**, Londres (2019) ; **Mendes Wood DM**, Bruxelles (2018) ; **Mendes Wood DM**, São Paulo (2015) ; **Nara Roesler**, São Paulo (2009) ; **Museu de Arte da Pampulha**, Belo Horizonte (2005).

Par ailleurs, ses œuvres ont été présentées dans le cadre d'expositions collectives à la **Casa da Cultura Comporta** et à **l'Espaço Museológico Museu do Arroz**, à Comporta (2026) ; au musée **Dhondt-Dhaenens**, à Sint-Martens-Latem (2026) ; **Sala Curva**, São Paulo (2026) ; **Mendes Wood DM**, Bruxelles (2026) ; **Mendes Wood DM** à Ouwe Kerk, *Retranchement* (2025) ; **Mendes Wood DM**, Paris (2024) ; **Mendes Wood DM**, São Paulo (2023) ; **Pace Gallery**, New York (2022) ; **Mendes Wood DM** à Ouwe Kerk, *Retranchement* (2021) ; **Musée Dhondt-Dhaenens**, Sint-Martens-Latem (2020) ; **Thomas Dane**, Naples (2019) ; **Mendes Wood DM**, Bruxelles (2018) ; **Estação Pinacoteca**, São Paulo (2018) ; **Instituto Tomie Ohtake**, São Paulo (2016).

Ses œuvres font partie de nombreuses collections permanentes, telles que la **Collection Pinault**, à Paris ; **la Pinacothèque d'État de São Paulo**, à São Paulo ; le **Fiorucci Art Trust**, à Londres ; le **Thyssen-Bornemisza Art Contemporary**, à Vienne ; la **collection Cranford**, à Londres ; la **collection Loewe**, à Madrid ; le **Museu de Arte da Pampulha**, à Belo Horizonte.

Mendes
Wood
DM

25 Place des Vosges
75004 Paris France
+33 1 73 70 84 16
www.mendeswooddm.com
@mendeswooddm